

L'autre Parole

LA REVUE DES FEMMES CHRETIENNES ET FEMINISTES

Des femmes de désir



en quête de liberté

No 87, AUTOMNE 2000
L'AUTRE PAROLE

C.P. 393, SUCC. C., MONTREAL, QC, H2L 4K3

SOM-MÈRE

- 3 Liminaire
 Yvette Laprise

Dossier

- 4 Des prophétesses dans nos archives
 Louise Garnier
- 7 Mémoires de Sex...ologue
 Roberta Forest
- 14 Célibat choisi ou céli-choix
 Denyse Marleau
- 16 Mémoires d'une bataille inachevée
 Yvette Laprise
- 19 L'amour, la sexualité et le divin
 Louise Melançon
- 25 Autopsie d'un terrible malentendu
 Marie Gratton
- 30 L'amoureuse
 Ida Tanbourgi
- 32 Émergence
 Mireille Morin
- 33 Hommages posthumes à Marie-Thérèse
 Marie-France Dozois, Édith Richard, Marie Gratton
- 38 Marche mondiale des femmes 2000
 ARPF et CRCQ
- 42 Colloque Virage 2000
 Madeleine Laliberté
- 44 La presse en folie
 Marie Gratton
- 46 Saviez-vous que...
 Agathe Lafortune

Liminaire

S' il est un domaine où la littérature abonde c'est bien celui de la sexualité. Phénomène humain et culturel, la sexualité est souvent mise au service du besoin de dominer pour mieux s'affirmer. Il est facile de s'en convaincre.

Vous souvient-il — je m'adresse, ici particulièrement, à celles parmi vous qui avez dépassé la soixantaine — des séances de confession où, adolescentes, vous déclariez, avec crainte et tremblement : « Mon père, je m'accuse d'avoir eu des mauvaises pensées... d'avoir entretenu des désirs défendus... ». Nous savons aujourd'hui, que ce mal dont il fallait nous préserver découlait d'une morale impérative et prohibitrice.

Que de générations ont été ainsi formées et brimées dans leur épanouissement, aliénées par des Institutions millénaires pour qui la seule évocation du mot plaisir était suspecte. Il n'est donc pas étonnant qu'aujourd'hui des voix s'élèvent, de plus en plus nombreuses, pour exiger le droit au plaisir, et que, par elles, la déculpabilisation du plaisir soit devenue un acquis pour nombre de gens. Même si des sexologues se disent effarés par ce que demandent leurs clients, nous pensons que l'humanité s'oriente vers une période nouvelle d'épanouissement de toutes les potentialités amoureuses mutilées depuis des millénaires.

Mais tout n'est pas gagné pour autant. Le domaine de la sexualité n'offre pas que des plaisirs...

Les articles que vous lirez dans le dossier *Femmes de désir en quête de liberté* n'abordent que certains aspects du thème. À vous de l'élargir et de l'enrichir à partir de vos échanges et de vos ressources personnelles. À vous de jouer !

Bonne lecture,

YVETTE LAPRISE, PHOEBE

Le père qui avait permis ce mariage hurlait que c'était ça la vie de couple, qu'il allait me dénoncer à l'Archevêché... etc... (son épouse était décédée plusieurs années auparavant de peine et de souffrances semblables à ce que m'a raconté la famille de la mère).

Avec qui grand Dieu pouvais-je discuter de ce cas ?... Je ne pouvais me tourner vers les autorités de ma communauté, je me rappelais trop bien la consigne. À rapporter une histoire semblable, on m'aurait retirée sur le champ de ce monde de perversion. On a d'ailleurs essayé de le faire à plusieurs reprises, mais la protection et l'affection de 'Mère fondatrice' à mon endroit, me maintenaient bien en place.

Une sœur aînée qui avait un certain vécu me prodigua en secret informations et conseils. La parenté maternelle de « Sophie » riche d'instruction et de moyens financiers me seconda dans mes démarches en annulation de mariage ; ce que nous obtenions quelques mois plus tard. Je n'oublierai jamais la surprise et l'arrogance des 'seigneurs' (tous des monsignors !) du tribunal ecclésiastique à la vue d'une jeune 'nonnette' témoin désigné dans ce genre de cause. On me questionna uniquement sur l'ensemble des faits psycho-sociaux se rapportant à cette situation et il n'était évidemment pas question que j'assiste à l'ensemble des délibérations !

Un autre dossier chaud de l'époque m'avait obligée à confronter un prêtre « catholique » jusque dans ses derniers retranchements. Après avoir accepté Sophie (elles s'appellent toutes Sophie) jeune adulte, dans son groupe de prières, il l'obligea à s'en retirer parce qu'elle avait laissé soupçonner des tendances homosexuelles. Le jeune abbé me proféra les menaces habituelles : dénonciation, exclusion, excommunication peut-être ! Je ne me souciai guère de ces avertissements et je soutins Sophie du mieux que je pus.

L'Archevêché avait-il communiqué avec mes supérieures... me voilà expédiée dans une ville éloignée de la maison-mère, à Valleyfield où j'ai eu l'immense privilège de travailler avec le premier psychiatre rattaché à une Agence diocésaine de service social. Je n'allais pas me priver de ses services d'autant plus qu'il me savait si avide et réceptive de connaissances en matière

de conflits conjugaux. Ces contacts interprofessionnels allaient me lancer dans une qualité de pratique valable pour toute la durée de ma carrière.

On n'a pas encore écrit toutes les histoires d'horreur vécues et racontées par ces filles, ces femmes, ces épouses humiliées sexuellement, asservies, abusées et meurtries à jamais dans leur corps et dans leur âme. Mis à part les cliniques et les asiles psychiatriques, je crois bien que ce sont les bureaux de service social qui ont reçu le pire du pire des plaintes et des confidences transmises dans ce domaine. Les cheveux m'en dressent encore sur la tête au souvenir de ces récits. Nous remplacions souvent le confesseur à qui on n'osait même pas raconter ce genre d'histoires... Nous avons échangé des pardons avec plusieurs de ces patientes si souffrantes. Nous disposions de si peu de ressources et nous étions encore si étouffées par toutes les prescriptions catho-moralisantes du temps. Nous essayions bien d'enseigner certaines méthodes contraceptives naturelles officieusement permises par l'Église mais dans notre petit monde si pauvre de tout, ce n'était qu'échec après échec...

En 1964... on me ramène de force à Montréal pour ouvrir le premier Centre de transition pour adolescentes mésadaptées socio-affectives. Cette fondation « à la gloire des Clubs Richelieu et de son « Cardinal prince », dirigeait le personnel religieux féminin d'une main de fer. Il nous faudrait donc encore une fois jouer de finesse, de discrétion et d'extrême prudence dans nos agirs professionnels. Je me sentais encore une fois d'attaque. Nous vivions sous le même toit que ces adolescentes avec qui nous partagions un quotidien de 24 heures... nous dormions même dans nos Bureaux.

De nouveaux films d'horreur défilent encore une fois sous nos yeux. Ces adolescentes venaient, pour la majorité d'entre elles, de familles naturelles, de foyers d'accueil, voire même de foyers d'adoption où elles avaient été abusées de différentes manières.

Je parle donc ouvertement, souvent avec une grande fermeté à ces adolescentes. Je les initie aux premières écoutes de leur corps. Le début du commencement étant le fameux SPM, qui faisait vivre aux individus et au groupe des explosions et des implosions constantes. Je les aide à tenir le

calendrier de leurs mauvais jours. Je crie haut et fort que leur corps est leur trésor, qu'il s'appelle « pas touche » et qu'aucune forme de séduction, d'humiliation, d'intimidation ou de violence ne doit le briser. Je sers souvent, tant à nos filles qu'aux « *chums* » réguliers ou de passage, le fameux « *argument massue* » de menace réelle d'accusation de détournement de mineure en cas de méfaits graves. On y ajoutait bien sûr les recours habituels à la prière, à la confession et autres dévotions du même genre.

Nous étions toujours bien pauvres de moyens durant le très court séjour de ces jeunes au Centre d'Accueil. Plusieurs adolescentes plus à risques étaient confiées aux Écoles de Protection. Des grossesses illégitimes se sont manifestées. La majorité de ces jeunes mères ont été prises en charge par des Services spécialisés. Quelques exceptions ont été conduites, par leurs parents ou autres adultes responsables et dans le plus grand secret, à des cliniques d'avortement.

Et je ne comprenais toujours pas, comment le SEXE... ce petit mot de quatre lettres si bon pour les hommes et si peu pour les femmes, comment pouvait-il attirer tout ce monde et causer tant de drames et de catastrophes ?

J'entrepris alors des études universitaires au nouveau Département de Sexologie de l'Université du Québec à Montréal. J'avais vécu et vu vivre toutes ces dernières années marquées du syndrome de l'impureté et de la peur du corps sexué... j'allais enfin pouvoir essayer de comprendre le « b.a.ba » de cette complexité. Et ces études s'amorçaient dans une ère de libération sans précédent. Le Docteur Grégory Pincus avait mis au point en 1956 le premier contraceptif oral, la fameuse et très célèbre pilule. Il y eut bien des levées de boucliers à droite et à gauche ; les femmes servant encore une fois de cobayes avec des résultats médicaux pas toujours concluants. Mais le mot était lancé... « *La pilule* » était de toutes les conversations et son écho allait se répercuter dans tout l'univers. On se mit alors et presque en même temps à parler de plus en plus ouvertement, librement et franchement des choses du Sexe. Nous n'oublions pas non plus les noms très célèbres de l'équipe Masters & Johnson, nos nouveaux gourous en la matière.

Vatican II avait bien essayé d'entrouvrir une fenêtre sur ce nouveau monde. Il ne laissa filtrer qu'un mince filet d'air frais. L'amour, le support mutuel des époux devenait premier objet du mariage... mais la fécondité demeurait bonne première en second. La contraception était toujours interdite sauf par des méthodes naturelles et dans des cas bien précis. La religion catholique se resserrait donc une fois de plus autour d'une minorité de pratiquants ultra-orthodoxes.

La masse des chrétiens ordinaires, elle, n'avait pas oublié. On continuait d'élever tous ces enfants prénommés « Ogino » en souvenir de la très célèbre méthode du calendrier. Les femmes surtout se rappelaient. Elles étaient bien décidées à remplacer leur rôle de servantes par celui d'amantes. Et elles le réussissaient avec bonheur dans bien des cas.

Je le soupçonnais moi-même depuis longtemps, je le savais maintenant d'une façon certaine. Dieu avait raison... la sexualité est bonne, voir très bonne en soi et avec les autres. Il n'y a en elle rien de sale ni d'impur. Dans ce domaine comme dans bien d'autres d'ailleurs, ce sont les comportements humains qui donnent aux sujets et aux objets leurs vraies couleurs. La sexualité humaine, féminine en particulier, pouvait donc revendiquer ses titres de noblesse et tous ses droits au plaisir.

Il s'agit d'abord de décortiquer les termes et de les replacer dans la réalité sexuelle des temps modernes. La sexualité n'est pas la procréation. Il y a d'abord le sexe ou l'activité sexuelle, le plaisir ou sa jouissance la plus intense et ensuite seulement ou en même temps et si FEMME VEUT, il y a fécondité. On ne joue plus sur les mots. 2000 ans de contrainte, de péchés, de peurs morbides, voire même de morts, C'EST ASSEZ. On allait réapprendre la joie, le plaisir et jusqu'à l'extase des échanges physiques. Ce mouvement comme celui du balancier oscillant d'un extrême à l'autre, il retrouve dans bien des cas un tic-tac ajusté au niveau des bonheurs recherchés.

Je me retrouve donc en l'an 2000 avec plus de quinze ans de connaissances théoriques et pratiques. J'avoue en même temps que mon savoir demeure bien

limité. Et je suis dans cette matière de plus en plus rigoureuse et avec des exigences non équivoques.

Je n'entreprendrai pas de donner ici un cours de sexologie. Les moyens de se renseigner sont multiples et à la portée de tous. Je me contenterai d'énoncer en terminant quelques principes de base qui dirigent et orientent ma pratique « sexologique ».

Autant que dans tous les autres domaines de l'agir humain, je fais d'abord appel à l'intelligence et à la dignité de la personne humaine :

- ♦ je préconise pour tous le droit à une éducation sexuelle adaptée, graduée, aussi ouverte que franche et compétente ;
- ♦ j'enseigne très sérieusement voire sévèrement que les premières relations sexuelles doivent se réaliser entre adultes majeurs, conscientisés, bien informés et protégés ;
- ♦ j'établis une différence non équivoque entre érotisme, le nu dans sa vraie beauté et pornographie : parade de laideur ;
- ♦ je dis qu'il faut épurer, dompter, faire traiter s'il le faut ses fantasmes sexuels : on n'a pas le droit d'entretenir ou de nourrir des pensées qui avilissent et conduisent souvent à des agirs criminels ;
- ♦ je bannis l'avortement utilisé comme moyen de contraception. La « pilule » ne doit pas non plus constituer une nouvelle façon d'asservir la femme ;
- ♦ je m'insurge contre une foule de comportements déviants et tous ces autres caprices, obscénités et inventions démoniaques à commencer par le sado-masochisme ;
- ♦ je répète que le sexe individuel, homosexuel et hétérosexuel sont autant de facettes de la diversité sexuelle humaine. J'en appelle à la fécondité de chacune de ces réalités, sous une forme ou sous une autre (la fécondité n'est pas seulement physique) ;
- ♦ j'exige des pré-requis sérieux à la relation sexuelle : environnement, hygiène, confort... La vraie séduction passe d'abord par l'imagination et la pudeur ;

- ♦ je veux des conjoints qui se connaissent et s'aiment d'abord de peau autant que de tête, d'âme et de cœur ;
- ♦ je rappelle la nécessité fondamentale d'une communication verbale sexuelle de personne à personne. On est de plus en plus renseigné... on ne sait pas encore vraiment comment échanger sur le sujet ;
- ♦ tout ou presque étant meilleur à deux, je souhaite que se réalise pour tous un deux par deux qui fasse aussi bien jouir que rire, dormir et vivre.

Je conclus en vous référant au très beau texte : *Le Corps, nouveau point de départ pour la nouvelle théologie morale*, paru dans *L'autre Parole*, no 52, décembre 1991. En voici quelques extraits qui me rejoignent au creux de mon être :

*Partir du corps, c'est le racheter, racheter le corps humain total
 Homme et femme, c'est lutter pour sa vie, avec les armes de la vie.
 Partir du corps, c'est partir du Royaume de Dieu, annonce de rédemption
 pour les corps, annonce de la bonne nouvelle, annonce de joie,
 de liberté, de jouissance des corps.
 Dans la perspective du Royaume, la morale se construit à partir
 de la liberté et de l'égalité des corps qui cherchent l'infini bonté de Dieu
 dans la construction de l'amour et de la justice,
 dans la contemplation de l'humain comme un des lieux privilégiés
 de l'énergie divine et de la sexualité
 comme expression de cette même énergie.*



ROBERTA FOREST, PMSS,
 Sexologue, psycho-thérapeute

Célibat choisi ou céli-choix

Dans notre société branchée sur l'épanouissement des personnes, peut-on parler de vivre pleinement ses relations humaines sans inclure l'usage de la sexualité ? Le bonheur peut-il fleurir en dehors des relations de couple ?

Mon propos n'est pas de déprécier la sexualité qui est une composante inéluctable de l'espèce humaine. Ma réflexion porte plutôt sur l'impératif de son exercice ainsi que sur l'espace de liberté qui président à son usage. La société permissive qui est nôtre peut paraître libératrice... mais l'est-elle vraiment ? Cela m'amène à poser les questions suivantes : La relation sexuelle est-elle un passage obligé vers l'épanouissement humain ? Qu'arrive-t-il à celles et à ceux qui s'en écartent par choix ? Pour éclairer quelque peu ces questions, je n'ai fait ni enquête ni sondage. Je m'en suis tenu à l'expérience qui est la mienne et que je vous livre en toute simplicité.

Pour moi vivre ou ne pas vivre sa sexualité dans toutes ses dimensions dans le but de s'épanouir relève d'un choix libre et personnel. Je sais que cette liberté de choix n'est pas facile à exercer aujourd'hui. Des pressions multiples incitent à croire qu'il est impossible et surtout qu'il n'est pas sain de vouloir vivre sans l'usage de cette dimension charnelle présente dans tout être humain. Le cas de bien des jeunes, encore à l'adolescence, qui se sentent comme obligés d'être actifs sexuellement sans autre motivation bien souvent que « tout le monde le fait », ne confirme-t-il pas cette appréhension ?

Pour moi, l'activité sexuelle n'est pas automatiquement facteur d'épanouissement. Elle peut aussi bien détruire que construire une personnalité. L'être humain, étant ce qu'il est, seul ce qu'il assume par un choix libre et personnel peut contribuer à le construire et à l'épanouir. Mon option pour le célibat (céli-choix) comme façon de vivre m'a permis de développer jusqu'ici des relations vraiment épanouissantes, où je me sens libre et capable d'échanges vrais et en profondeur. À travers mes engagements, qui sont aussi des choix, je jouis d'une vie affective bien satisfaisante. Ma capacité à vivre

seule, à me sentir bien avec moi et avec mes semblables, ma soif d'autonomie, mon besoin de relations en profondeur sont autant d'atouts qui m'ont amenée à faire ce choix.

Je sais, par mon expérience, que la forme d'énergie émotionnelle que représente la sexualité peut être canalisée, exploitée et compensée par autre chose. Car loin de se limiter au domaine de la génitalité, la vie sexuelle renvoie au corps tout entier et à ses différents moyens d'expression, imprégnant tout : façons de penser, de s'exprimer verbalement ou non, de jouir, de vivre. La passion qui m'habite, l'élan intérieur qui m'anime s'expriment de mille et une façons.

Dans les liens que j'établis avec mes proches et mes ami(e)s, il va s'en dire que la parole joue un rôle primordial. Qui ne se rappelle avec émoi, telle ou telle parole qui l'a fait grandir à ses propres yeux et lui a donné confiance en la vie ? Quant au langage gestuel, qui peut dire la portée d'un simple geste d'affection, d'un élan de tendresse offert en toute vérité ? Ne peut-on trouver là des sources de bonheur épanouissant. J'ai pris conscience, au cours des ans, que le fait d'établir clairement dès le départ le genre de rapport que je souhaite établir avec autrui, en écartant tout ambiguïté, m'a permis de développer des amitiés profondes et chaleureuses. En somme les relations amicales et intimes que j'ai développées comme célibataire n'accusent aucun déficit.

DENYSE MARLEAU



Mémoires d'une bataille inachevée

La lutte pour l'avortement au Québec¹

Dans l'ouvrage *Mémoires d'une bataille inachevée*, c'est une saga de trente années qui est remise en scène avec brio par Louise Desmarais. Tour à tour responsable du dossier sur l'avortement au Conseil du Statut de la Femme, militante ou témoin privilégiée de cette bataille, l'auteure était des mieux préparée à écrire cet ouvrage.

Cependant retracer l'ensemble des événements, relater les faits et les gestes des principaux acteurs et mettre en évidence la lutte féministe relatifs à cette extraordinaire saga contemporaine n'a pas été une mince affaire. L'auteure y a consacré cinq ans de sa vie. Il fallait d'abord disposer de documents pouvant étayer l'œuvre.

J'ai donc lu des milliers de pages, à l'affût de la moindre information cachée dans le recoin d'un paragraphe ou griffonnée à l'endos d'un ordre du jour afin d'arriver à dater chaque événement et l'ancrer dans le temps, à identifier les lieux d'une conférence de presse, à retrouver les slogans scandés lors d'une manifestation, à nommer les porte-parole d'un groupe féministe, à redécouvrir la force d'une déclaration publique ou la saveur des mots oubliés. (p 15)

La rédaction de ce livre n'a donc pas été faite en dilettante.

Sa facture, d'une pédagogie indéniable et de consultation facile, couvre quatre périodes majeures, précédées d'un chapitre de mise en contexte intitulé : Le règne des broches à tricoter. (1869-1969)

¹ *Mémoires d'une bataille inachevée*, Louise Desmarais, Éditions Trait d'Union, 1999, 440 pages.

- ♦1970-76 : L'événement déclencheur : les démêlées judiciaires du Dr Morgantaler
- ♦1977-82 : Coordination nationale en faveur de l'avortement
- ♦1983-87 : Nouvelle coalition nationale pour contrer l'offensive du mouvement anti-avortement
- ♦1988-92 : Récapitulation des étapes précédentes et quelques questions pour l'avenir.

Tout au long de l'ouvrage, il est facile de suivre l'évolution de la lutte, année après année, avec ses avancées et ses reculs, ses propagandistes et ses détracteurs. Nous nous sentons tous et toutes concernées par cette « guerre » qui a coûté la vie et infligé des blessures graves à des milliers de femmes.

Pour l'auteure, ce qui importe c'est de permettre de tirer des leçons de nos victoires comme de nos défaites afin d'identifier les enjeux du présent, d'y enraciner nos pratiques et nos luttes et de rappeler aux jeunes femmes en particulier que chaque victoire a été arrachée de force et de haute lutte afin de leur inspirer fierté et volonté et l'audace de continuer.

L'enjeu fondamental du conflit est de redéfinir les rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes au sein d'une société patriarcale. Deux clans s'y affrontent :

Les pro-choix

Pour le mouvement féministe, la contrainte à la maternité et à l'hétérosexualité sont les deux piliers du système patriarcal (386). Dire non à la contrainte sociale à la maternité, c'est rompre avec ce système. Ce choix a quelque chose à voir avec notre libération à toutes. Le contrôle du corps et de la fonction de reproduction est un droit fondamental. La femme réclame donc d'être reconnue comme une sujette libre et responsable.

Les pro-vie

Pour eux toute vie est sacrée. Toute atteinte à la vie est un crime. C'est là un principe immuable et universel. Le fœtus qu'ils considèrent comme une personne a droit à la vie. Ils sont donc contre toute forme de libéralisation de l'avortement et pour la reconnaissance et la protection du fœtus dès sa conception.

Au terme de cet ouvrage, nous savons que la Cour suprême en décriminalisant l'avortement et en statuant que le fœtus n'a pas de droits reconnus dans la législation actuelle, a reconnu aux femmes le droit de contrôler leur corps.

La bataille n'est pas finie pour autant. Le 14 mai dernier, 11 500 militants anti-choix manifestaient une fois de plus à Ottawa contre le crime d'avortement et dénonçaient la mort de millions d'enfants à naître. Comme rien n'est définitivement gagné dans la vie, il s'agit de demeurer vigilantes et déterminées. Pour nous stimuler à poursuivre la lutte, je vous invite donc à réfléchir collectivement à l'une des trois questions que nous propose l'auteure à savoir :

Quelle marge de liberté, individuelle et collective, avons-nous gagnée quant au choix de la maternité ?

Quant à moi, encore tout imprégnée des leçons tirées de ce livre, je crois que la bataille de fond qui en fait l'objet ne sera achevée que le jour où le recours à l'avortement ne s'imposera plus ou qu'en de rares occasions.

Je remercie chaleureusement l'auteure de nous avoir si bien guidés dans ce labyrinthe où il est si facile de s'égarer ou de s'illusionner. Sa rigueur intellectuelle doublée d'une honnêteté sans faille, m'a captivée de sorte que j'ai passé d'agréables heures en sa compagnie. Je souhaite donc le même bonheur à de nombreux lecteurs et lectrices.

YVETTE LAPRISE, PHOEBE

L'amour, la sexualité et le divin : le témoignage d'Héloïse

Pour traiter de la sexualité à partir d'un point de vue féministe et religieux, j'ai choisi, comme source de références, l'histoire d'Héloïse et Abélard. On ne peut contester le fait que cette histoire reprend de l'intérêt aujourd'hui, en même temps qu'on éprouve de la fascination pour les siècles du Moyen-Âge. À la suite de Marcelle Brisson qui a voulu présenté Héloïse sans Abélard¹, je prends Héloïse comme témoin privilégié de la relation amoureuse qui les a rendus tous deux célèbres.

Quelques remarques préalables

Héloïse et Abélard sont devenus des amants mythiques : leur tombeau au cimetière du Père-Lachaise, à Paris, est jonché de bouquets de fleurs déposés par de nouveaux mariés qui ne réalisent pas que, par ce geste, ils rendent hommage à une histoire d'amour plutôt malheureuse. Par ailleurs, des historiens et des historiennes tentent, par la critique des sources, de nous restituer les documents sur lesquels s'appuie cette histoire d'amour qui a traversé les siècles, c'est-à-dire quelques lettres dont on ignore si elles ont été véritablement écrites par ce couple désuni². Je me situe entre ces deux positions pour essayer d'apporter une interprétation, parmi d'autres³, qui ne soit pas trop éloignée de la réalité historique, — je suis condamnée à lire entre les lignes — pour mettre en lumière un type de questionnement propre à éclairer notre compréhension de l'amour, de la sexualité, de leur rapport au religieux, dans le contexte d'aujourd'hui.

¹ Plus jamais l'amour éternel, *Héloïse sans Abélard*, Nouvelle optique, Montréal, 1981, 179 p.

² *Héloïse et Abélard, Lettres et vies* (Introduction, traduction, notes, bibliographie et chronologie par Yves Ferroul, GF-Flammarion, Paris, 1996, 221 p.

³ Pour référer à quelques-unes : Christiane Charrier (1933), Étienne Gilson (1939), P. Zumthor (1958), Régine Pernoud (1970), Marcelle Brisson (1981), J. Bauer (2000).

Quelques repères historiques serviront d'ancrage à mon essai. On nous apprend, par exemple, que l'amour courtois, ce qu'on nommera la « fin' amour », est né dès le XI^e siècle et fut chantée par de nombreux troubadours :

*Chanter ne peut valoir guère, si le chant ne monte pas
du fond du cœur...s'il n'y a pas de fine amour sincère,
c'est pourquoi mon champ est supérieur, car j'ai investi
dans la joie d'amour et j'y engage ma bouche, mes yeux,
mon cœur et mon esprit. (Bernart de Ventadorn, XII^e s.)¹*

Nombre d'auteurs et d'auteures ont affirmé que le XII^e siècle avait, en quelque sorte, inventé l'amour. Qu'il s'agisse des troubadours, des chevaliers dans le monde aristocrate, des romanciers traitant de la dimension initiatique de l'aventure amoureuse, comme avec Perceval, ou encore de l'amour fatal comme chez Tristan et Iseut, ce siècle a enrichi le vécu humain des relations entre les femmes et les hommes.

Une histoire d'amour entre deux êtres exceptionnels

Mais l'histoire d'amour entre Héloïse et Abélard, si elle fut interprétée dans ce contexte, semble bien avoir été une expérience originale. Abélard, philosophe à la grande renommée, à Paris, rencontre Héloïse, jeune femme de 18 ans, ayant été adoptée par un oncle clerc qui lui a donné une instruction hors du commun pour une femme de l'époque. Ils vivent leur aventure amoureuse à la cachette. Héloïse tombe enceinte. Abélard l'amène dans sa famille. Mais l'oncle d'Héloïse est scandalisé. Abélard veut la marier. Héloïse refuse d'abord pour ne pas nuire à la carrière de son amant, mais celui-ci finit par la convaincre. Par la suite, la famille d'Héloïse, par vengeance, fait castrer Abélard. Celui-ci fait entrer Héloïse au couvent. Il se retire lui-même dans un monastère. L'enfant, Astrolabe, est confié à la famille d'Abélard. Celui-ci continuera sa vie d'intellectuel au monastère et sera au cœur de bien des controverses. Quant à Héloïse, elle deviendra abbesse du Paraclet, la fondation monastique qu'Abélard aura faite pour elle.

¹ Christiane Singer, *Les Humains Associés*, 1995, E-mail : humains@way.fr

Un amour total et éternel

Dans la première lettre qu'Héloïse adresse à son « bien-aimé », elle réagit à la lettre qu'Abélard fit parvenir à un ami à qui il raconte ses malheurs pour lui apporter de la consolation dans les siens. Héloïse se désole, au nom de ses sœurs et d'elle-même — elle passe du *nous* au *je*, du *nos* au *mes* — du fait qu'Abélard ne leur écrive pas pour la/les consoler, comme il le fait pour cet ami. Elle écrit : « [...] examine la grandeur de l'obligation qui te lie à moi [...] ce que tu feras avec d'autant plus de zèle que je suis tienne d'une manière unique... puisque tu m'es uni par le sacrement nuptial, d'autant plus étroitement que je t'ai toujours, aux yeux de tous, aimé d'un amour sans limite... »¹. Elle veut ainsi mettre en lumière, avant toute chose, son engagement d'amour à l'égard de son unique (p.104), pour l'inciter à lui donner, au moins par l'écriture, une présence qui la consolerait d'être séparée de lui. En faisant référence aux événements qui sont à l'origine de leur séparation, elle avoue : « J'ai eu la force de me perdre moi-même sur ton ordre [...] je montrais ainsi que tu étais l'unique maître de mon corps comme de mon âme. » (p. 99-100).

Elle rappelle, ensuite, qu'elle l'a désiré pour lui-même et non pour ce qu'il pouvait lui apporter : « ...si le nom d'épouse paraît plus sacré et plus fort, le nom d'amie m'a toujours paru plus doux, comme ceux, sans vouloir te choquer, de concubine ou de courtisane ». (p. 100) Héloïse reflète ici la condition des femmes de son temps par rapport au mariage : elles ne sont pas des personnes majeures, sinon par l'intermédiaire de leur appartenance à un père ou à un mari [...] ou à une communauté religieuse. Elle défend l'amour interpersonnel entre une femme et un homme, ce qui suppose une égalité que l'époque ne permettait pas. Aussi, en acceptant d'entrer au couvent plutôt que d'être à sa charge, avec des enfants, dans le mariage, et ainsi être un frein pour sa carrière philosophique à lui, elle proclame son amour véritable d'épouse : « Quand je jouissais des voluptés charnelles avec toi, la plupart doutaient de ma motivation : l'amour ou la concupiscence. Aujourd'hui, le dénouement de

¹ Héloïse et Abélard, *Lettres et vies*, op. cit., p.98-99.

l'aventure prouve dans quel esprit je l'ai débutée : je me suis interdit toutes les voluptés pour obéir à ta volonté; je ne me suis rien gardé, si ce n'est de me faire toute à toi aujourd'hui » (p.104).

Et ce qu'elle attend de lui : « [...] par ce même Dieu à qui tu t'es consacré, rends-moi ta présence comme cela t'est possible : en m'écrivant pour me consoler; au moins pour que, ainsi soutenue, je me consacre au service de Dieu de tout mon élan [...] Ne serait-ce pas plus juste de m'exciter maintenant à l'amour de Dieu qu'alors au plaisir? » (p. 104) Abélard répondra « à sa sœur très chère dans le Christ » qu'il faisait confiance à sa sagesse, et se confie à ses prières et à celles de ses sœurs, à cause des tribulations qu'il traverse. Dans la réponse d'Héloïse adressée « à mon unique après le Christ » (p. 117), on assiste à un changement. D'une part, elle se désole des malheurs qui menacent son bien-aimé : « [...] Que me reste-t-il à espérer si je te perds? Quelle raison de poursuivre ce voyage sur terre où je n'ai aucun secours sauf toi, et où tu ne m'aides que par le seul fait d'être vivant? [...] tous les autres plaisirs qui pourraient me venir de toi me sont interdits, et il ne m'est même pas accordé de jouir de ta présence afin de pouvoir de temps en temps être rendue à moi-même ». (p. 119) D'autre part, en réponse aux louanges qu'Abélard lui adressait, elle se fait des reproches : elle porte un regard négatif sur leurs ébats amoureux d'avant leur mariage, tout en disant en être encore habitée; alors que lui, a payé, dans son corps, elle n'arrive pas à détester, ni oublier les voluptés qui ont été si douces avec lui. (p. 122-124) Et tout cela pour solliciter son aide.

La lettre d'Abélard qui suivra, et qui met fin à cette correspondance, témoigne d'un passage à faire pour que leur amour se transforme : Héloïse est, pour Abélard, « l'épouse du Christ », « ma Dame », dont il se fait le serviteur. (p. 131-132) Il commente le Cantique des cantiques de manière spirituelle, comme la tradition catholique nous l'a transmis. Il se confie à sa prière, et lui dit : « On peut éprouver beaucoup de plaisir dans la présence de son ami, mais préférer cependant qu'il soit heureux, mais loin de nous, plutôt que malheureux et à nos côtés, car les maux que l'on ne peut soulager sont insupportables ». (p. 138) Pour calmer son amertume, il lui rappelle que leur histoire les a appelés à une autre vocation dont elle doit se réjouir : « Si malgré ta douleur tu es encore sensible à la raison, tu dois trouver positif qu'il ait

disposé ainsi de ma vie, pour ma plus grande sauvegarde et même aussi pour la tienne. Ne te désole pas d'être la cause d'un si grand bien, et ne doute pas que Dieu t'a créée spécialement dans ce but ». (p. 140) Même son nom, Héloïse, vient de Elohim, et veut dire « divine ». (p. 145) Alors, il lui conseille de se tourner vers le Christ : « Laisse-toi émouvoir, avec toute la passion d'un attachement sans réserve ». (p. 147) De son côté, il juge leurs amours passés comme de « la concupiscence », et non de l'amour, alors que maintenant il lui est lié par un amour spirituel. (p. 150)

Perspective féministe : amour, sexualité, spiritualité

On ne sait si ces lettres sont une récupération d'autorités ecclésiastiques pour appuyer le célibat des prêtres, ou s'il s'agit bien du chemin suivi par les deux amants dont les corps ont reposé côte à côte, après leur mort. Cela seul appuie la véracité d'une histoire exceptionnelle. Du point de vue féministe, on peut penser qu'Héloïse a voulu devancer son siècle, en relativisant le mariage, sans renoncer à l'amour d'un homme; mais on doit admettre qu'elle n'a pas réussi parce que les conditions ne le permettaient pas. Avec le recul que nous avons maintenant, il est évident qu'elle ne pouvait faire plus pour contester le patriarcat, et qu'elle en fut une victime, comme tant de femmes au long des millénaires [...] Je préfère retenir l'exemple de la femme passionnée que fut Héloïse, la femme qui garda vivant son désir de vivre une relation interpersonnelle profonde, totale, engagée avec son « autre ». Il est aussi possible d'admirer le chemin suivi par deux êtres qui, à travers une dynamique compliquée, douloureuse, vont connaître une belle sublimation créatrice, l'un dans la vie intellectuelle, l'autre dans la vie monastique¹.

Mais qu'en est-il de la sexualité dans cette histoire ? Il semble bien qu'Héloïse, ait été tout à fait intégrée dans son amour pour Abélard. Mais pour lui, un homme, l'était-ce aussi ? La présence physique manque à Héloïse,

¹ Jan Bauer, *L'amour Impossible, La folie nécessaire du cœur*, Le Jour éditeur, Montréal, 2000, 174 p. L'auteur prend l'exemple d'Abélard et Héloïse pour montrer vers quoi peuvent conduire les amours : un chemin de transformation personnelle, un processus d'individuation...

tandis qu'Abélard semble s'en passer plus facilement. Mais au fond, Héloïse manque du lien, du signe concret que leur relation continue d'exister. Aujourd'hui, les rapports amoureux entre hommes et femmes sont étudiés, testés de toutes les manières, parce qu'ils sont difficiles, sinon « en crise ». Après la libération sexuelle, il semble que nous n'ayons pas encore accédé, entre les deux sexes, à un vécu relationnel satisfaisant. Peut-être avons-nous à apprendre à aller aux causes profondes du vécu amoureux chez l'un et l'autre, et être moins fixés sur la sexualité. Cela ne signifie pas que la morale « dualiste » catholique qui a méprisé le corps et la sexualité soit une réponse. D'autres traditions spirituelles, qui ont su intégrer la sexualité à la spiritualité — pensons au tantrisme, par exemple — nous apparaissent plus adéquates. Mais une telle intégration exige un chemin déjà parcouru, un chemin de connaissance de soi, de travail sur soi. Et surtout cela requiert, de notre point de vue actuel, une égalité réelle, concrète et sur tous les plans entre les femmes et les hommes. Par ailleurs, ne peut-on pas penser qu'Héloïse a été retenue comme exemple de ce qu'on appelle aujourd'hui « l'amour romantique » dont il faudrait se débarrasser parce que c'est un mythe dépassé ? Sans doute, l'amour d'Héloïse pour Abélard était marqué d'une telle entièreté qu'on pourrait y voir davantage un phénomène d'idolâtrie que l'expression d'un amour véritable d'autant plus que l'idéalisation qu'en fait Abélard relève plus de l'imaginaire que de finitude.

En conclusion, je dirais que cette histoire d'amour exceptionnelle — du moins en son temps — nous parle d'une recherche profonde et d'un chemin de transformation qui est une voie de spiritualité. Le rapport au divin ne peut passer que par un processus de développement de soi, de « devenir soi », « femmes divines »¹, des Héloïse donc... Mais peut-on arriver à ce développement, à ce devenir, autrement qu'en passant par la relation à notre « autre », que ce soit dans l'amitié ou dans l'amour ? N'est-ce pas là où le désir de l'Autre peut être le plus concret et le plus créateur ?

LOUISE MELANÇON, SHERBROOKE

¹ cf. les derniers livres de Luce Irigaray.

Christianisme, femmes et sexualité : Autopsie d'un terrible malentendu

Il est juste de dire, il me semble, qu'aucune religion n'a poussé aussi loin que le christianisme l'exacerbation du désir chez ses fidèles. Déjà, par le baptême, il leur annonce une participation à la vie divine, rien de moins. Il leur promet encore de passer leur éternité en présence d'un Dieu capable, et désireux, de les combler à la mesure de leur appétit d'absolu, donc de leur capacité de désirer portée à son paroxysme.

Une théologie et une éthique chrétiennes vite devenues dominantes, alors qu'elles auraient pu rester marginales, ont très tôt présenté la recherche du plaisir comme l'obstacle majeur à la poursuite du bonheur éternel. Or la quête du plaisir est le moteur de toute activité chez les humains, qui trouvent avec lui la satisfaction de la multitude des désirs suscités par tous leurs sens. Par ailleurs, le bonheur promis est d'une telle démesure que l'imagination a peine à se le représenter, et l'espérance chrétienne elle-même balbutie en l'annonçant.

Parmi tous les plaisirs qui s'offrent aux créatures que nous sommes, c'est le plaisir sexuel qui est vite apparu comme étant la plus dangereuse pierre d'achoppement entravant la route de celles et ceux partis en quête du souverain Bien : le face-à-face éternel avec Dieu. Avec une intuition digne de Freud, la tradition chrétienne a associé la recherche du plaisir, et plus particulièrement du plaisir sexuel, à la volonté de toute-puissance, au désir d'être Dieu. Ce qui ne ressemble en rien, on l'aura compris, à celui de vivre avec lui, fût-ce pour l'éternité. Jacques Pohier, psychologue et théologien, a brillamment démontré qu'il faut voir dans ce rapprochement une des causes les plus profondes de la suspicion dont le catholicisme a accablé l'exercice de la sexualité. Celle-ci apparaît comme un point extrême dans la recherche du plaisir, aussi le soupçon l'atteint-elle plus lourdement¹.

¹ Jacques Pohier, *Le chrétien, le plaisir et la sexualité*, Paris, Cerf, Collection Foi vivante, 1974.

Christian Duquoc, réfléchissant sur ce soupçon qui pèse dans le catholicisme sur tout plaisir, définit ce dernier comme « un sentiment de plénitude accompagnant une activité sensible »¹. Il signale qu'à ce titre « il fait refluer vers le présent la totalité du temps ». En annulant le passé et le futur, il crée l'impression de réaliser dans l'instant la totalité du désir, et par là enferme l'individu sur lui-même et l'empêche de s'ouvrir sur l'infini. Duquoc observe avec justesse que la négation du plaisir, dont la tradition théologique s'est faite le héraut depuis saint Augustin, si elle souligne bien son ambiguïté et son rôle antagoniste dans la recherche de Dieu, l'a rendu aussi obsessionnel que l'aurait fait son affirmation absolue.

La frénésie que met Augustin à traquer tous les plaisirs ne peut pas revendiquer une origine biblique. L'Ancien Testament exalte à l'infini le désir, et célèbre avec exubérance le bonheur de posséder « un pays où coulent le lait et le miel ». Quant au *Cantique des cantiques*, la manière hébraïque de dire : « le plus beau des chants », c'est un poème d'amour qui compte parmi les plus magnifiques et les plus ardents de la littérature universelle. Il a de surcroît le mérite de présenter les deux amants comme égaux devant le désir, devant l'affirmation de sa véhémence et l'espérance impatiente de son assouvissement. Le *Lévitique*, (Lv 18), il est vrai, codifie avec rigueur les conduites sexuelles. La méfiance à l'égard de l'inceste y est omniprésente, comme aussi le souci de respecter le bien d'autrui, les femmes comptant comme l'une de ces possessions qu'il ne faut ravir ni à un père, ni à un fiancé, ni à un époux. Dans le Nouveau Testament, Jésus ne se présente pas comme un ascète, il va aux noces et apprécie le bon vin. Les défenseurs de la morale catholique traditionnelle en appellent pourtant toujours à l'*Évangile* pour justifier leur position, en matière de morale sexuelle tout particulièrement. L'embarras réside néanmoins dans le fait qu'on chercherait en vain dans la doctrine de Jésus un code moral clairement établi qu'il ne resterait plus qu'à mettre en pratique pour se dire chrétienne ou chrétien. Les *Évangiles* ne nous disent rien sur l'homosexualité, la contraception, l'avortement, le célibat sacerdotal, les relations pré-conjugales, et il n'est guère que sur l'adultère et le

¹ Christian Duquoc, « Lumière et vie », no 97, 1970, p. 97.

divorce qu'ils jettent les bases d'une doctrine. (Lc 16, 18 ; Mt 5,32 et 19,9) Encore que Jésus, inflexible sans doute sur le principe, « Va, désormais ne pèche plus », manifeste à l'égard de la femme adultère une miséricorde qui n'est pas sans étonner scribes et pharisiens. (Jn 8, 3-11) On ne connaît à Jésus ni femme ni enfants, les *Évangiles* sont muets à ce chapitre. Mais de ce silence on a peut-être tiré d'imprudentes conclusions. Une chose en tout cas est certaine : le Nazaréen a des femmes pour amies, et les étrangères elles-mêmes ne lui inspirent ni méfiance ni crainte.

On trouvera évidemment dans saint Paul une condamnation explicite de l'inceste (1 Cor 5,1), et de « l'impureté sous toutes ses formes » (Ép 5), mais la tradition juive dont il est l'héritier, et qu'il a reçue à travers le *Lévitique*, suffit amplement à justifier ces interdits. La première communauté chrétienne observe dans ses mœurs la morale traditionnelle du judaïsme. Elle n'innove pas en milieu juif, c'est en territoire païen qu'elle se révélera comme originale et exigeante, le laxisme ambiant en accentuant les rigueurs. À vrai dire, c'est plus tardivement que se sont fixées les normes de l'éthique sexuelle catholique telle que nous la connaissons de nos jours. Et c'est saint Augustin qui en est le maître d'œuvre. Comme on s'en doute, d'autres théologiens avant lui avaient abordé les problèmes de l'éthique sexuelle, soit dans des sermons, des lettres ou des traités, pour répondre à des exigences pastorales, ou pour mettre un frein à certains débordements. Mais c'est incontestablement à l'évêque d'Hippone que revient l'honneur d'avoir érigé en un système structuré la théologie du mariage et de la virginité, dont on retrouve les traces à travers l'enseignement traditionnel de l'Église véhiculé jusqu'à nous, presque intact. La réflexion théologique des dernières années y a apporté quelques retouches, mais elles n'entament en rien les principes de fond.

Toutes les branches de la théologie portent la marque de leurs auteurs. L'éthique sexuelle porte celle d'Augustin. Avant sa conversion, il avait connu les plaisirs de la chair, les avait aimés, et avait trouvé difficile, une fois converti, d'en être privé. Il nous le confesse avec candeur. Mais loin de le rendre indulgent et compréhensif à l'égard de la faiblesse humaine à ce chapitre, c'est plutôt d'une rigueur extrême qu'il s'est armé pour dénoncer les effets pervers de la recherche de tout plaisir, plus particulièrement du plaisir

sexuel, partout, toujours, même à l'intérieur du mariage, si les relations sexuelles n'y sont pas expressément désirées en vue de la procréation. Selon lui, seul l'enfant constitue une « excuse » à la jouissance qui y est attachée.

À défaut de pouvoir fonder sur Jésus la méfiance obsessionnelle qu'il entretient à l'égard de tout plaisir, c'est du côté des philosophes païens qu'Augustin va chercher la justification du mépris dont il le frappe. Il puisera sa conviction chez les Stoïciens tout particulièrement, eux qui croyaient que « ce qu'on refuse aux joies de la chair est autant de gagné pour les joies de l'esprit »¹. Augustin a par ailleurs puisé dans Platon sa conception fondamentale des rapports entre les sexes. Les femmes doivent être soumises et subordonnées aux hommes comme le corps l'est à l'âme. Et ce corps mortel est la prison de l'âme immortelle.

La méfiance, la peur, voire le mépris qu'entretient Augustin à l'égard des femmes et de la sexualité lui sont donc venus à la fois de l'influence qu'ont exercé sur lui le platonisme et le stoïcisme, mais aussi du mythe biblique d'Ève présentée, à travers le récit biblique, qu'il prend au pied de la lettre, comme la déclencheuse de la vague de maux qui ont déferlé sur la création tout entière après sa faute présumée. La décadence des mœurs contre laquelle il a dû lutter en tant que pasteur, une fois devenu évêque, et le souvenir, en même temps délicieux et douloureux de sa propre expérience amoureuse et de ses aventures sexuelles, ont achevé de le convaincre que les plaisirs sont si dangereusement séduisants qu'il faut se garder, non seulement de ceux qui sont interdits, mais même de ceux qu'on voudrait croire innocents. C'est donc vers le souverain Bien, et vers lui uniquement, que doivent tendre tous les désirs.

Implacable pourfendeur du plaisir, et particulièrement du plaisir sexuel qu'il a tant aimé avant sa conversion, Augustin, après son baptême, la trentaine venue, devient un assoiffé du Bonheur et un zélé passionné de sa recherche. Il ne croit pas possible de réconcilier l'un et l'autre. Et c'est là son

¹ Saint Augustin, *De utilitate jejunii*.

erreur. La morale sexuelle de l'Église catholique nous en fait encore aujourd'hui payer les conséquences. Augustin semble considérer Dieu jaloux de nos plaisirs, lui qui en a pourtant mis partout.

Le terrible malentendu qui frappe l'exercice de la sexualité et les femmes a de plus été entretenu par un contexte historique particulier. C'est à des clercs célibataires qu'on a confié pendant des siècles toute la réflexion sur la théologie et sur l'éthique. Voilà des hommes qui avaient renoncé à l'exercice de la sexualité, et pour qui la femme représentait un risque majeur pour leur vertu. En l'absence d'un modèle vivant qui aurait pu nuancer leur perspective, la femme imaginée dans une cellule de moine se pare de tous les visages du mythe. Elle devient le danger contre lequel il faut à tout prix se prémunir, mais dont on subit néanmoins le pouvoir de fascination. D'où la tentation d'imposer aux laïcs eux-mêmes une éthique sexuelle plus conforme à l'idéal monastique qu'à la vie séculière de femmes et d'hommes cherchant Dieu à travers leur amour mutuel pleinement vécu.

Voilà donc trop brièvement esquissée, j'en conviens, l'origine du terrible malentendu qui règne entre le christianisme, dans sa branche catholique tout particulièrement, les femmes et la sexualité. Et il n'a que trop duré. Dieu, qui aurait pu faire les choses autrement, a choisi de nous créer femmes et hommes. Il nous a fait l'esprit, le cœur et le corps pétris de désirs. Il a prévu pour tous nos sens une avalanche de plaisirs ; la création en regorge. Il nous a inspiré en même temps une soif inextinguible d'absolu. C'est à travers toute la densité de notre expérience humaine, marquée par nos limites et nos faiblesses, mais aussi par nos grandeurs et nos forces qu'il nous appelle et nous attire.

Femmes de désir, nous avons été créées.

Et dans la quête d'absolu qui taraude tout notre être, la liberté est plus qu'un but, elle est un chemin dont les rudes exigences peuvent nous entraîner toujours plus haut, toujours plus loin.

MARIE GRATTON, MYRIAM

L'amoureuse

Où est-il mon bien-aimé,
Celui que mon cœur attend.
Sur les chemins, j'ai erré
En criant son nom au vent.

Je suis malade d'amour
Chaque fois que je le vois.
Il m'entraîne chaque jour
Vers une nouvelle voie.

Mon bien-aimé est semblable
À un faon, une gazelle.
Il est fin comme du sable,
Mon amour est éternel.

Son teint est frais et vermeil,
Et son regard me captive.
La nuit je reste en éveil.
Mon cœur va à la dérive.



Son discours est envoûtant,
Je l'écoute avec plaisir.
Son aspect, des plus charmants,
Provoque en moi le désir.

Ses lèvres sont comme des lis.
Ses mains tels des globes d'or,
À l'apparence si lisse,
Me jettent souvent un sort.

Son ventre est comme l'ivoire,
Il invite à la caresse.
Je suis émue à le voir,
Mon cœur s'emplit de tendresse.

Mon bien-aimé est à moi,
Je ne peux le partager.
Je deviens folle de joie
Quand je le vois arriver.

*Je succombe à ses baisers,
Le désir parcourt mon corps.
Je frissonne émerveillée,
Ses bras me soutiennent fort.*

*Je l'entraîne vers la chambre
Où ma mère m'a conçue.
Nous faisons l'amour, oints d'ambre,
Je me sens toute éperdue.*

*J'appartiens à mon aimé,
Qui m'a choisie entre toutes.
Ma vie lui est destinée,
Lui, mon compagnon de route.*

*Quand il me quitte au matin,
Je deviens désespérée.
Lors de son retour enfin,
Je me sens fort soulagée.*

*C'est l'histoire d'un amour,
Que le cantique nous chante.
Il exalte sans détour
La beauté des corps qu'il vante.*



*Que penser de ce langage
Utilisé par l'Amante?
Devons-nous tourner la page,
Et la traiter d'impudente?*

*Il est proche le passé
Où il était interdit
D'évoquer la nudité,
Sous peine d'être honni.*

*Si l'homme pouvait chanter
Son amour sans soucis,
La femme était façonnée
Pour ne pas agir ainsi.*

*Qu'il est bon de retrouver
Dans la Bible ce poème.
Dieu n'est donc pas offensé
Par l'appel du corps qui aime.*

Ct 1-8

AÏDA TAMBOURGI, THÉOLOG

Émergence

Couleurs de femmes
Magnanimes tisserandes des fragiles nuances du cœur,
entrelacées comme fils d'un tissu,
entrecroisés comme rêves d'audacieuse espérance,
sergés de nervures métissées de leurs chants et de leurs cris.

En ton étoffe s'entrechoquent et s'harmonisent,
en fibres ourdies par ton génie,
les battements de création,
la fête chatoyante d'espérance,
les silences lourds d'un ouvrage en résurgence,
étoffe rugueuse et soyeuse aux éclats du Royaume.

Femmes debout
entre ténèbres et lumières,
Arcs-en-ciel irradiées
du Christ Soleil Levant,
Présences du divin,
Lisières infatigables
d'une humanité transfigurée.



MIREILLE MORIN, M.I.C.,
29 mai 2000

Hommages posthumes à Marie-Thérèse Roy-Olivier

Le dimanche 9 juillet dernier, à 9 h 40, Marie-Thérèse Roy-Olivier notre sœur et amie, rendait son dernier soupir.

Qu'elle repose en paix !

Marie-Thérèse nous a quittés. Beaucoup de personnes sont venues lui rendre hommage. C'était une femme discrète, un peu timide mais très attentive et présente aux autres. Ce qui était le plus frappant chez elle, c'était la foi inébranlable en Dieu qui transpirait avec beaucoup de naturel. Lorsque nous la visitons à l'hôpital, nous sentions en elle une grande sérénité et une paix profonde. Elle n'avait pas peur de la mort car Dieu — elle en était sûre — l'attendait.

Engagée dans plusieurs groupes de femmes, elle donnait toujours le meilleur d'elle-même. Nous avons rencontré, lors de ses funérailles, un grand nombre de ces femmes, qui voulaient être là pour son dernier voyage et lui témoigner leur amitié et leur reconnaissance.

Ce fut une célébration plutôt classique. Six prêtres célébraient, des amis, je pense, de Marie-Thérèse. Les lectures avaient été choisies et lues par des femmes. Le célébrant, qui prononça l'homélie, semblait connaître la défunte depuis longtemps. À la fin de la célébration, trois témoignages furent présentés. Le premier révélait une lettre que Marie-Thérèse avait écrite sous forme de testament qu'elle léguait à sa famille, où elle faisait part de son attachement et de son amour pour ses proches. Le deuxième témoignage, écrit par Édith Richard et lu par une très bonne amie de Marie-Thérèse se trouve in extenso à la suite de ce texte. Enfin, le dernier fut celui de son petit fils qui tenait à exprimer sa reconnaissance aux personnes qui ont apporté soutien et réconfort à la famille durant les mois qui ont précédé le décès de Marie-Thérèse. Toute la célébration fut accompagnée par un chœur vibrant d'amitié et d'à propos.

Somme toute, la célébration était à l'image de Marie-Thérèse : traditionnelle dans son ensemble, avec une pointe de nouveauté, ne laissant pas encore beaucoup d'espace à des changements profonds et nécessaires.

J'espère que Marie-Thérèse, qui nous entend j'en suis sûre, saura nous accompagner pour réaliser ces changements incontournables.

MARIE-FRANCE DOZOIS, *PHOÉBÉ*

Funérailles de Marie-Thérèse Roy-Olivier

12 juillet 2000

Marie-Thérèse, notre sœur, notre amie s'est éteinte, sans plainte, discrètement, avec sérénité, telle une fleur qui s'étiole dans le vase asséché.

Dorénavant, il nous faudra accepter cette cruelle et inexorable absence des yeux qui trouble l'âme et déchire le cœur. Il faudra vivre sans retrouver son beau sourire engageant, son attitude simple mais empreinte de sagesse et de résolution. Il faudra s'habituer à ne plus entendre ses paroles espérantes.

Marie-Thérèse n'est plus, mais persiste chez les personnes qui l'ont connue et côtoyée, le souvenir d'une femme de foi et d'une féministe militante.

Femme de foi



Oui, elle l'a été du plus profond de son être et de son cœur. Son modèle et soutien absolu : **le Christ**. Bien sûr, ce mystère des mystères est trop profond pour être cerné, sondé; mais à l'exemple de sa patronne qu'elle chérissait et en qui elle avait confiance — Thérèse de l'Enfant-Jésus — elle a su emprunter « *la petite voie* » qui mène à la Parole de Jésus et à trouver dans l'Évangile une

justification de l'élan charismatique de l'Esprit-Saint, en particulier sur la condition des femmes dans l'Église.

Féministe militante

Durant trois décennies, Marie-Thérèse a été à l'avant-garde pour plaider la cause des femmes et travailler à la reconnaissance de leurs droits tant au niveau diocésain que national et international. Parmi ses nombreux engagements, deux organismes ont particulièrement bénéficié de ses généreux services : Membre fondatrice du Mouvement des femmes chrétiennes et répondante à la condition des femmes au comité diocésain de l'Église de Montréal. Combien de foi avons-nous pu apprécier son ardeur à la tâche, son discernement et son sens de la justice. Non, il n'est pas venu le temps où le souvenir ému de sa présence n'habitera plus notre mémoire.

À Marie-Thérèse,

Tu appréhendais lucidement le moment où les liens terrestres seraient rompus, où tu devrais te séparer de toutes les personnes que tu as aimées et qui t'aiment : ta famille, Francine, François, Olivier, Francis et tes nombreuses amies. Aux jours douloureux de ta maladie, tu te préoccupais de cette rupture et tu t'interrogeais sur la nature de la *communion des saints*. Dieu pouvait-il ainsi priver, après leur mort, ses créatures de tout lien spirituel avec les êtres aimés sur terre ? Y souscrire ne serait-ce pas douter de la justice divine ? Dans *Le dialogue des carmélites*, Bernanos s'exprime ainsi au sujet de la communion des saints : *Dans le monde des âmes, tout se tient. Tout est grâce. La grâce circule de l'une à l'autre de la terre à l'au-delà et de l'au-delà à la terre.* Marie-Thérèse, tu es entrée dans la communion des tiens, dans la communion des saints.

Ce que tu es et ce que tu as fait crient si fort que les mots sont inutiles pour que transcende ton message, un message de paix et d'espérance. Est-ce une coïncidence ? Une prémonition ? Ou plutôt une attention vraiment providentielle ? Mais ce message, tu nous l'as laissé dans le dernier article que

tu as écrit et que nous relisons avec une grande émotion : **Le temps des vacances : réflexion au fil des jours.**

*Aujourd'hui, c'est repos, regard intérieur !
Au grand soleil de la Lumière éternelle, je grandis.
Elle est pour moi, présence réconfortante et, j'y souscris.¹*

Bonnes vacances Marie-Thérèse ! Bon repos !

ÉDITH RICHARD, SAINT-LAURENT

Repose en paix, Marie-Thérèse

Marie-Thérèse Roy Olivier est entrée dans la Paix, le 9 juillet 2000.

Nous ne reverrons plus que par la puissance du souvenir son sourire d'une infinie douceur et le soupçon d'ironie tendre qui éclairait ses beaux yeux attentifs et charmeurs. Nous n'entendrons plus cette voix assurée, mais discrète, qui savait défendre avec conviction ses options fondamentales, et faire partager ses espérances de féministe chrétienne, sans jamais hausser le ton.

Marie-Thérèse avait une façon de nous regarder, de nous parler et de nous écouter qui nous faisait nous sentir meilleures. C'est sans doute ce trait qui suscitait l'affection aussi reconnaissante que spontanée que nous étions si nombreuses à lui vouer. Elle était serviable et affable sans servilité. Il y avait chez elle une élégance naturelle dans l'allure, dans les attitudes et les gestes qui témoignait d'une dignité intérieure dépourvue de toute ostentation.

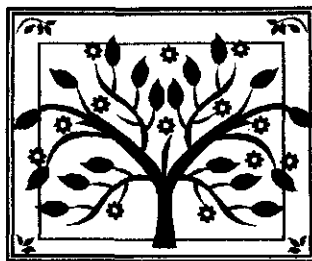
¹ *La famille chrétienne*, no 2, juin, juillet, août 2000, 65^e année, p. 36.

C'est dans le mouvement des Femmes chrétiennes qu'elle a déployé le plus longtemps son talent et ses énergies. Elle en a assumé la présidence, et en est ainsi devenue l'ambassadrice, non seulement au Canada, mais aussi à l'étranger. Partout où elle était connue, elle était appréciée pour son zèle et sa générosité dans la défense des causes qui lui étaient chères.

À *L'autre Parole*, elle a d'abord été membre du groupe Myriam, avant de se joindre à nos amies de Phoebé. Être reçue chez elle était une fête, l'accueillir chez soi, un bonheur. Marie-Thérèse croyait à la force de la parole, surtout quand elle se traduit dans l'action. Elle se voulait solidaire de toutes les femmes, et des hommes de bonne volonté, pour bâtir un monde plus juste. Elle avait l'espérance rivée au cœur. Être fidèle à sa mémoire, c'est continuer de marcher sans elle, mais soutenues et affirmées, par l'exemple de sa persévérance et de sa foi.

Rien n'est plus inéluctable que la mort, et pourtant nous ne parvenons jamais à nous y accoutumer. Ne jugeons pas comme une lâcheté ce refus viscéral de l'inévitable. Voyons-le plutôt comme une grâce offerte à notre fragilité. Laissons-le devenir le tremplin qui nous permet de surmonter le chagrin dans lequel nous plongeant tous nos deuils, et nous confère la force d'affronter la suite de notre histoire personnelle et collective avec détermination et sérénité.

Repose en paix, Marie-Thérèse, nous ne laisserons pas s'éteindre ton flambeau. Chacune de nous, dans l'esprit de solidarité qui te tenait si fort à cœur, le portera à sa manière et l'alimentera de son propre feu.



MARIE GRATTON

Marche mondiale des femmes 2000

En septembre dernier, à sa rencontre annuelle, la constellation canadienne francophone de l'Union internationale des supérieures générales s'est intéressée à la Marche mondiale des femmes et elle a réfléchi à l'implication des communautés religieuses féminines dans cette Marche mondiale des femmes 2000. Le groupe des supérieures générales a affirmé son appui entier aux deux objectifs majeurs de la Marche : « la lutte à la pauvreté et à la violence envers les femmes et les enfants ».

Cependant, le même groupe a exprimé son inquiétude relativement au « risque d'être récupérées par des groupes de pression qui vont profiter de cette tribune pour faire valoir des revendications avec lesquelles nous sommes moins à l'aise ou qui sont apparemment contraires à nos croyances et à nos valeurs ». Au nom des supérieures générales, sœur Gisèle Turcot, SBC, a interpellé à ce sujet l'Association des religieuses pour la promotion des femmes (ARPF) et le service des communications de la CRCQ.

L'argumentaire qui suit est la réponse commune de ces deux instances.

Comme religieuses, pour quoi marcher ?

Comme femmes religieuses, solidaires des femmes du monde, nous donnons notre appui entier à la Marche mondiale des femmes de l'an 2000. À cause de notre parti pris pour la vie et pour la qualité de la vie, nous comptons participer à cette action de justice, dans une perspective de fidélité, de solidarité et d'espérance.

Comme femmes, nous marcherons pour la vie...

Notre condition de femmes et notre expérience comme femmes nous convainquent du prix de la vie et nous alertent sur ce qui menace la vie et la qualité de la vie. La faim, l'itinérance, les agressions physiques et psychologiques nous atteignent viscéralement. Parce que nous sommes conscientes d'habiter une terre en voie de déshumanisation à cause de systèmes qui oppriment la vie et les personnes, parce que nous savons que les

femmes, à travers le monde, sont touchées à la fois par le joug du patriarcat et par les politiques néolibérales aux impacts incommensurables sur leurs conditions de vie, nous entrons dans le mouvement de la Marche mondiale des femmes comme dans une action urgente de résistance et nous nous engageons sur un chemin d'espérance pour une humanité nouvelle.

Comme témoins de la pauvreté des femmes, nous marcherons pour un juste partage...

Un grand nombre d'entre nous, femmes religieuses, vivons quotidiennement, dans nos milieux d'insertion, au contact de femmes dont le niveau de vie se trouve très en deçà du seuil de pauvreté correspondant au niveau des besoins essentiels. Au Québec, la prestation de base pour les personnes assistées sociales se situe à 40 % du seuil de faible revenu reconnu par Statistiques Canada. Ailleurs dans le monde, le niveau d'endettement des pays en voie de développement s'élève à environ deux mille milliards de dollars, avec les conséquences que l'on sait sur les populations et dans le quotidien des femmes en quête de pain et d'eau pour elles et pour leurs enfants. Avec les femmes en situation critique de pauvreté, ici et ailleurs, nous endossons les revendications économiques de la Marche mondiale et nous marcherons pour une distribution équitable de la richesse.

Comme témoins de la violence à l'égard des femmes, nous marcherons pour leur intégrité physique et psychologique...

Nos engagements, comme femmes religieuses, auprès de personnes ou de familles ou dans des centres d'hébergement, nous mettent en contact avec des femmes victimes de violence gratuite, dans les foyers, dans les milieux de travail, dans les espaces publics. Nous connaissons aussi les pratiques culturelles violentes, les viols et les autres formes de violence utilisées comme armes de guerre. Parce que nous refusons tout abus de pouvoir qui porte atteinte à l'intégrité physique et psychologique des femmes, nous marcherons pour que soit contrée la domination sexiste, que soient établis des rapports de force égalitaires entre les femmes et les hommes et pour que les mécanismes

nationaux et internationaux redonnent aux femmes la maîtrise de leur corps et de tout leur être, en même temps qu'une légitime sécurité.

Comme sœurs de toutes les femmes du monde, nous marcherons pour la libération de tout ostracisme et de toute discrimination...

Des femmes font des choix qui peuvent laisser certaines d'entre nous perplexes ; certaines peuvent même y être contraintes. Nous évoquons ici notamment toutes les femmes marginalisées en raison de leur orientation sexuelle, celles qui recourent à l'interruption de grossesse et celles dont Jésus dit qu'elles nous précéderont dans le Royaume. Par rapport à toutes ces femmes, nous préférons les reconnaître avec respect plutôt que de porter un jugement sur leurs choix. Tout en admettant des différences notables entre ces situations et la nécessité de nuancer notre appui, nous reconnaissons le lot de pauvreté, de violence et de discrimination au cœur de plusieurs de ces vies et nous incluons ces personnes dans la caravane de libération en route vers la terre promise de l'égalité et de l'inclusion.

Comme citoyennes du monde, nous marcherons pour la justice...

À l'égard du vaste programme tracé comme objectif de la Marche et face à chaque revendication québécoise, canadienne ou internationale, nous discernons l'injustice à enrayer et nous nous engageons dans un pèlerinage en quête de justice. D'une part, au-delà de notre sympathie pour les personnes, nous laissons les groupes d'intérêt soutenir eux-mêmes leurs demandes spécifiques et, d'autre part, nous donnons notre appui total aux enjeux majeurs mis de l'avant par la coordination internationale de la Marche : la lutte à la pauvreté et à la violence envers les femmes et les enfants.

Nous marcherons donc pour des programmes qui éliminent la violence subie par les femmes, pour la redistribution de la richesse qui améliore les conditions de vie des femmes, pour l'élimination de la discrimination envers toutes les femmes et pour l'établissement de lois pour le respect des droits des femmes. Parce que nous reconnaissons qu'il s'agit là d'une Marche pour l'espoir, l'égalité, la paix et la démocratie, d'une Marche pour la justice.

Comme femmes religieuses, nous poursuivrons notre propre itinéraire de solidarité...

L'interpellation qui nous pousse à entrer dans le mouvement mondial de la libération des femmes provient des racines mêmes de la majorité de nos congrégations féminines ; celles-ci ont surgi comme des réponses de foi aux besoins urgents des sociétés de l'époque où elles ont été fondées et nos fondatrices, dans leur action, ont été particulièrement en symbiose avec les femmes de leurs milieux dont elles ont partagé les causes et les projets. Leurs charismes ont traversé le temps et se manifestent aujourd'hui dans le parti pris pour les personnes appauvries, exclues ou opprimées, qui sont en majorité des femmes ; dans l'option ferme pour la justice et la paix ; dans l'engagement pour un projet de société plus humain ; dans l'alliance avec les forces transformatrices de nos milieux.

Plus spécifiquement, comme femmes religieuses qui ressentons dans notre propre corps la violence subie par les femmes, qui sommes indignées par la condition de pauvreté de nos sœurs et touchées personnellement par la discrimination, nous participons activement aux luttes des femmes et à la construction d'une société où la dignité, l'égalité et l'autonomie des femmes seront reconnues et respectées.

En fidélité à notre mission, nous étions présentes de différentes façons à la Marche du pain et des roses contre la pauvreté des femmes, en 1995. Dans la même fidélité, nous serons de la Marche mondiale de l'an 2000 contre la pauvreté et la violence qui compromettent la vie et la qualité de vie des femmes.



Ce texte a été rédigé par un comité ad hoc comprenant des représentantes de l'équipe de coordination de l'ARPF, Elisa Fernandez, SFA, Esther Gauthier, CND et les membres du secrétariat de la CRCQ, Céline Beaulieu, CND, secrétaire régionale, Claire Doran, responsable de justice sociale, Louise Statford, FSP, responsable des communications.

Colloque Virage 2000

Du 12 au 14 mai 2000, se tenait à Montréal le Colloque « Virage 2000, Recherche d'alternatives libératrices ». Organisé par le Réseau Femmes et Ministères, le colloque était sous la présidence d'honneur de Madame Hélène Pelletier Baillargeon, écrivaine. Environ 250 personnes, dont quelques hommes, participaient à ce colloque qui s'inscrivait dans deux événements importants : La Marche mondiale des femmes et le Jubilé de l'an 2000. Le Colloque constituait une étape du Projet Virage 2000 dont le but est de « mobiliser des femmes engagées en Église afin de trouver avec elles des alternatives aux multiples discriminations dont elles sont l'objet ».

En marche depuis environ trois ans, le comité organisateur du Colloque était composé de Lise Baroni, Yvonne Bergeron, Pierrette Daviau, Céline Girard et Annine Parent. Les objectifs du Colloque visaient à « élaborer des stratégies de changement pour contrer les pratiques discriminatoires à l'égard des femmes en Église et jeter les bases d'une plate-forme d'action aux plans local, régional et national ».

Le vendredi soir, le Colloque s'ouvre avec le chant-thème « Artisanas de l'espérance » dont les paroles et la musique sont l'œuvre de trois compositrices et interprètes de chez nous, les sœurs Diane, Denyse et Marie Marleau. Suit le discours de Madame Baillargeon qui, alliant le passé, le présent et l'avenir, démontre à la fois son engagement de longue date ainsi que son dynamisme et nous invite à la solidarité féminine dans la lutte pour « la libération des captives » dans l'Église.

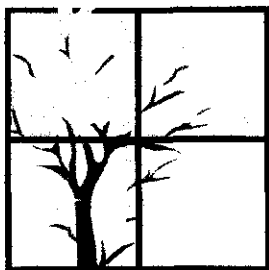
Le samedi, une table ronde intitulée : « Quatre regards sur le vécu des femmes en Église » apporte aux participantes un éclairage et un enthousiasme nouveaux. Les quatre panellistes : Léa Cousineau, Françoise David, Patricia Peacock et Denise Veillette, venues d'horizons différents, proposent tour à tour des stratégies d'action propres à faire évoluer la situation des femmes engagées en Église. Les ateliers qui suivent ont comme tâches d'identifier des

stratégies de changement aux plans local et national à partir de trois critères : être audacieuses et possibles, réalisables collectivement et applicables sur le terrain d'engagement des femmes. Sept thèmes sont proposés à cette fin : les alliances, les droits des femmes dans l'Église, la pauvreté, le pouvoir, la prise de parole, la spiritualité et la violence.

La synthèse de ces ateliers, présentée en plénière, a permis de dégager une stratégie d'action commune à déployer sur trois ans. Cette stratégie d'action doit aboutir à une prise de parole publique pour faire connaître la situation des femmes en Église. Pour y arriver, il importe de former un réseau de soutien à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Église et d'identifier le degré d'adhésion ou de résistance qui existe dans ces milieux en rapport avec les revendications des femmes. La plate-forme d'action adoptée par l'assemblée peut se traduire de la façon suivante : d'ici trois ans, nous nous engageons à poser une action d'éclat, par exemple : un arrêt de travail de 24 heures, afin de rendre visible l'importance du travail des femmes en Église et leur détermination à être reconnues à part entière dans leur engagement.

En terminant, Madame Baillargeon s'est dit reconnaissante d'avoir participé à ce Colloque qu'elle a qualifié de précieux et a incité l'assemblée à rendre visible dans l'Église la figure féminine de Dieu.

MADELEINE LALIBERTE, MARIE GUYART



Un brin d'humour

La presse en folie (Suite no 2 en sol mineur)

Les employés de chemin de fer sont en train de perdre patience. « Ils déraillent », a dit le ministre des Transports, sur un ton persifleur, en prenant connaissance de leurs revendications salariales. « Gare à vous », lui ont-ils répliqué, sans crier gare.

L'honorable Joffre Bombardier, ministre des Forces armées, conseille aux parachutistes de ne pas sauter trop vite aux conclusions. La semaine dernière, ceux-ci avaient pris de très haut les remarques du ministre qui avait répondu, dans les deux langues officielles, à leurs revendications en vue d'une hausse élevée de salaire. « Redescendez sur terre, sky is not the limit ». Cette remarque condescendante a contribué à faire baisser sa popularité à son plus bas niveau depuis son entrée en fonction.

Après une journée passée en forêt, les chasseurs sont rentrés bredouilles entre chien et loup.

Pourtant peu habitués aux feux de la rampe, les membres du chœur des pompiers volontaires de l'Île aux allumettes ont littéralement brûlé les planches, lors du concert bénéfice donné en vue de recueillir des fonds pour la reconstruction de l'église paroissiale rasée par un incendie l'été dernier.

La mairesse de Coteau-du-Lac, madame Claire Fontaine-Duparc, a demandé une subvention pour la construction dans sa ville d'une usine d'épuration des eaux. Elle espère l'appui du député de son comté, monsieur Narcisse Bordeleau.

Certaines ouvrières du vêtement avouent être « au coton », alors que d'autres en ont assez de se laisser manger la laine sur le dos par leur patron. « Leur patience ne tient plus qu'à un fil, et elles sont au bout de leur rouleau », a expliqué aux journalistes leur porte-parole.

En reprenant des vieux succès des années cinquante comme « Cigarettes, whisky et p'tites pépées » et « Smoke gets in your eyes », le chanteur français Yvan Dumaurier a fait un tabac, lors de son spectacle au Club Marijuana de Pointe-Calumet. Mais les journaux n'en ont pas pipé.

Employé d'une famille richissime de Westmount, et fatigué d'y être traité comme un valet, Damase Roy a décidé qu'il serait croupier au casino qui ouvrira bientôt à Pointe-Fortune. Pour obtenir cet emploi, son nom prédestiné devrait lui être un grand atout.

À la foire agricole du canton de Vaud, en Suisse, les participants à un débat sur la grandeur idéale des trous dans le fromage de Gruyère se sont montrés à la fois fiers et têtus, passant sans cesse du coq à l'âne.

Mécontents de leurs conditions de travail, les maçons et les électriciens attendaient le responsable du chantier avec une brique et un fanal. Quant aux plombiers, c'est à leurs dirigeants syndicaux qu'il s'en sont pris, en lui administrant une douche froide.

Et pour terminer, voici un entrefilet paru dans *Le Monde diplomatique*. On soupçonne un espion travaillant au Proche-Orient d'en être l'auteur. « Le chassé-croisé l'épate, ce qui n'est pas le cas du pas chat ». Tous les services de renseignements sont sur le coup, sauf la CIA. « I don't speak French », a expliqué son spécialiste des codes secrets.

Quant à moi, c'est le moment, je pense, de passer la main à une autre. Si vous avez pu, en lisant cette chronique humoristique, prendre la moitié du plaisir que j'ai eu à la rédiger, j'estime n'avoir pas perdu le temps que j'y ai consacré, malgré ce que pourraient en croire ou en dire des esprits chagrins.

MARIE GRATTON, MYRIAM

SAVIEZ-VOUS QUE...

♦ Roman d'initiation mettant en scène une femme.

Quand on m'a parlé du thème de ce numéro, « Des femmes de désir en quête de liberté », j'ai tout de suite pensé à une personne. Il s'agit de **Marcelle Brisson**, écrivaine montréalaise et femme avide de liberté s'il en est, dont le destin s'est accompli à la manière d'un roman d'initiation par conquêtes successives et en rapport avec la réalité d'un Québec alors en ébullition. Sous le titre : *Le roman vrai. Autobiographie*, la maison d'édition Québec-Amérique publie ces jours-ci le dernier ouvrage de Marcelle Brisson dont le propos est de dévoiler l'ouverture progressive de l'auteure à la liberté à travers une trajectoire de vie qui se mêle étroitement à l'évolution du milieu socioculturel québécois entre les années 1949 et 1970. Une fois achevé, *Le roman vrai* se présente, selon les mots mêmes de Marcelle Brisson, comme un ouvrage qui met l'accent sur les moments de naissance et de renaissance qui ont marqué sa vie, son évolution spirituelle et ses engagements sociaux et politiques.

Le roman se déploie en quatre temps : l'entrée au monastère, puis la vie monastique — déjà évoquée dans un ouvrage précédent, *Par delà la clôture* (Parti Pris, 1975) —, le retour à la vie civile en 1962 et la conquête progressive du marché du travail, puis la rencontre avec

le philosophe français, Mikel Dufrenne, avec lequel l'auteure noue des liens étroits et significatifs pour la suite de sa vie. Cette dernière partie fera d'ailleurs l'objet d'un autre écrit qu'elle souhaite publier pour parfaire son entreprise de réflexion sur elle-même et la société québécoise de la seconde moitié du XX^e siècle.

♦ Une femme libre et une grande militante nous a quittés.

Léa Roback (1903-2000) est tombée le 28 août dernier et, pour la première fois de sa vie, elle n'a pu se relever. Toute la vie de cette militante, dont le leitmotiv aura été : « Il faut agir ! », a été marquée par un engagement indéfectible en faveur de la paix, du syndicalisme, de la démocratie et somme toute de la justice et de la liberté. Née à Montréal au sein d'une famille d'immigrants juifs polonais arrivés au Québec à la fin du XIX^{ème} siècle, Léa Roback a manifesté très tôt son désir d'échapper au destin tout tracé que la société imposait aux filles d'alors. Dire tout haut qu'elle voulait faire des études et puis, pourquoi pas, changer le monde, c'était révolutionnaire à l'époque.



Très jeune, elle se retrouve sur le marché du travail, dans l'industrie du vêtement, où elle mène ses premières luttes syndicales. En 1937, elle joue un rôle majeur dans la campagne de syndicalisation des 5 000 ouvrières de la robe à Montréal. Ensuite, sans jamais s'arrêter, Léa Roback fut de toutes les batailles féministes. Le droit de vote des femmes, le droit à l'avortement, l'accès à l'équité salariale, l'obtention de garderies et la lutte contre la guerre du Viêt-nam comptent au nombre des engagements auxquels son nom est associé. Également assoiffée de savoir, Léa Roback consacra quelque temps de sa vie à l'étude de la littérature à l'Université de Grenoble. Lors de son séjour en Europe, elle ne manqua pas de se mêler aux mouvements politiques et sociaux de l'heure dont le communisme en qui elle voyait un outil de transformation de la réalité des plus démunis. Léa Roback était une femme d'action au parler énergique et d'un humour décapant. Elle va nous manquer.

La réalisatrice Sophie Bissonnette lui a consacré, heureusement, un film documentaire produit par l'Office national du film du Canada qui la fera revivre pour redonner courage et espoir aux futures générations de femmes : celles d'ici et d'ailleurs, car Léa Roback, figure inspirante et presque mythique, appartient au patrimoine de toute l'humanité.

♦ La sécurité économique des femmes, une illusion ?

Katherine Scott et Clarence Lochhead du Conseil canadien de développement social sont les auteures d'une étude sur la dynamique de la pauvreté chez les femmes au Canada, étude qui cerne l'interaction des forces pouvant expliquer comment les femmes deviennent pauvres et comment elles en sortent. Pour lutter contre la pauvreté des femmes, conclut le rapport, il faut mettre au point des initiatives précises qui ciblent des groupes vulnérables tels que les mères de familles monoparentales et les femmes âgées.

L'étude est disponible à Condition féminine Canada. Pour renseignement : (514) 283-3150.

♦ La « mondialisation » : répercussion sur la condition des femmes

Une étude réalisée sous la direction de Marie-Andrée Roy et d'Anick Druelle de l'Université du Québec à Montréal cerne et analyse les répercussions multiples de la mondialisation de l'économie sur les conditions de vie des femmes. Elle met également en évidence les stratégies adoptées par elles dans un tel contexte : *Lectures féministes de la mondialisation : contributions multidisciplinaires*, Cahiers de l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF), no 5, UQAM, 2000.

AGATHE LAFORTUNE, VASTHI



Le bulletin *L'autre Parole* est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction : *Mélany Bisson, Louise Garnier, Madeleine Laliberté,
Yvette Laprise, Denyse Marleau, Marie-Andrée Roy*

Travail d'édition : *Lorraine Archambault*

Illustration de la page couverture : *Jacqueline Roy*

Impression : Centre d'impression et de reproduction NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnements : *Hélène Saint-Jacques*

Abonnement régulier : 1 an (4 nos)	12,00\$
2 ans (8 nos)	22,00\$
de soutien	25,00\$, 50,00\$, 75,00\$, 100,00\$
outre-mer (1 an)	14,00\$
2 ans	24,00\$
à l'unité	4,00\$

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes :

à Montréal : La Librairie des Éditions Paulines

à Rimouski : La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents
en écrivant à *L'autre Parole*, à l'adresse indiquée ci-dessous.

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : *L'autre Parole*

Adresse : C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone : (514) 374-6414, télécopieur : (514) 374-0581

Courriel : yvette@cam.org

Site internet : <http://www.er.uqam.ca/nobel/r22734>

Courrier de deuxième classe — Enregistrement no 7153

Port de retour garanti
